



Le Groenland, d'un empire à l'autre

Fabrice Delaye

Les convoitises américaines sur la plus grande île du monde ont provoqué un électrochoc à Nuuk, sa capitale, comme à Copenhague, celle de l'ancienne puissance coloniale. Une exposition du Musée alpin suisse, à Berne, met en lumière les défis inouïs qui attendent les 56 000 Groenlandais

Ceux qui voudraient y voir les piolets des premiers alpinistes, des échantillons géologiques ou les lignes de crête de Ferdinand Hodler risquent d'être déçus. Mais le Musée alpin suisse, qui fait face au Palais fédéral à Berne, au bord de l'Aar, a mieux à offrir: un regard informé et expert sur un sujet «chaud»: le Groenland.

Le simple nom de l'exposition en cours, ouverte jusqu'en août 2026, en dit long: «Tout va changer». Directeur de l'institution depuis 2011, Beat Hächler a transformé son musée, hébergé dans un bâtiment construit en 1930 par le Club alpin suisse, en plateforme interactive et numérique sur les grandes questions contemporaines. Il suffit qu'il y ait des sommets en jeu, comme dans l'exposition de 2021 sur la Corée du Nord (à 80% montagnaise), où les reliefs avaient servi là de point d'entrée pour comprendre une population et une culture coupées du monde.

Dans les Alpes horizontales

Beat Hächler a repris la même équipe de tournage helvético-berlinoise pour saisir ce qui se joue sur les 2 millions de kilomètres carrés du Groenland, à l'occasion de trois

voyages documentaires entre 2023 et 2025. Pour relater ces «Alpes horizontales», selon l'expression des explorateurs suisses du début du siècle comme Alfred de Quervain, le Musée alpin a adopté une scénographie innovante. Des écrans géants diffusent des paysages naturels qui servent de décor à chaque thème, par exemple des glaciers et des icebergs pour parler de surtourisme. Des entretiens filmés avec des habitants du Groenland sont diffusés face aux paysages, sur des écrans de taille plus modeste, de façon à créer une intimité avec les visiteurs.

Les interlocuteurs vont de la ministre des

ressources naturelles, Naaja Nathanielsen, à la militante écologiste Mariane Paviassen, en passant par le rappeur Kim Jacobsen ou l'entrepreneur Malik Vahl Rasmussen – qui vend des morceaux de glaciers comme glaçons dans les bars de Dubaï. Au total, l'équipe a réalisé une septantaine d'entretiens avec des autochtones – 0,1% de la population du territoire.

Il se trouve que je me suis rendu souvent au Danemark ces derniers temps, parce qu'une bonne partie de mon Exploration *Minceur sur ordonnance* tourne autour des exploits de l'entreprise Novo Nordisk, basée à Copenhague. J'en avais profité pour me renseigner sur l'unique vestige de l'Empire colonial danois, soudain au centre des convoitises américaines.

Deux faits m'ont marqué. En 2022, la première ministre danoise s'est rendue à Nuuk, la capitale de l'île, pour demander officiellement pardon aux survivants de «l'expérience de 1951»: le rapatriement forcé d'enfants groenlandais séparés de leurs familles pour leur donner une éducation danoise. En 2023, j'ai appris en lisant le compte rendu du rapporteur spécial sur les droits des peuples autochtones des Nations unies, José Francisco Cali Tzay, que 17 000 Inuits du Groenland vivaient au Danemark. Et même s'ils ont officiellement les mêmes droits que les Danois «de souche», cela ne se passe pas très bien. Le nombre de sans-abri parmi ces Inuits immigrés est cinq fois plus élevé que pour les Danois d'origine.

En définitive, il est pertinent de qualifier l'évolution du Groenland de décolonisation tardive.

La face sombre de la social-démocratie

Comme vous, probablement, j'avais jusque-là l'image d'un pays scandinave à l'Etat-providence généreux et champion des

droits humains. Le bon élève Danemark devait

forcément s'être abstenu du genre d'abus qui ont émaillé l'histoire des grandes puissances coloniales comme la France, la Belgique, l'Espagne ou le Royaume-Uni.

Certes, l'histoire de la colonisation du Groenland par le Danemark (voir encadré) n'est pas aussi policière, militaire, raciste et parfois génocidaire que celle de l'Indochine, du Mexique ou de l'Afrique du Sud. Mais comme dans les romans de Stieg Larsson, l'auteur de la série *Millénium*, les très égalitaires social-démocraties scandinaves cachent des nuances de gris qui confinent parfois au noir charbon. L'exposition bernoise rend compte de cette palette.

Les contraceptions forcées

Le côté sans doute le plus obscur de la colonisation danoise du Groenland est apparu récemment avec la révélation des contraceptions forcées. En 2021, une psychologue groenlandaise, Naja Lyberth, exprime publiquement son soupçon que le stérilet, qui lui a été posé quand elle était jeune fille et sans son consentement ni celui de sa famille, n'était pas un cas isolé.

Une enquête menée par la radio danoise a révélé qu'entre 1960 et 1991, au moins 4500 Groenlandaises (la moitié des femmes en âge de procréer!) ont subi le même traumatisme. Le taux de natalité moyen des femmes inuites est ainsi tombé de 7 à 2,3 enfants en trente ans.

Au moment même où le processus de décolonisation progressait, non sans mal, du Vietnam au Congo, l'Etat danois menait donc un programme de réduction forcée des naissances des Inuits, qui composent 80 à 90% de la population groenlandaise...

Cette révélation a conduit la première ministre danoise à se rendre au Groenland le 24 septembre 2025, afin de présenter à nou-



veau des excuses officielles.

Dont acte, pourrait-on dire. Le Danemark, qui fait désormais figurer des personnages

groenlandais sur ses billets de banque ou met en avant des artistes de l'île sur son pavillon de la Biennale de Venise, a fait amende honorable, et la décolonisation dès lors peut s'engager dans un processus apaisé.

Une décolonisation ambivalente

Ce serait oublier – et c'est là une des révélations de l'exposition de Berne – les efforts ambivalents de l'Etat danois pour conserver une forme d'union postcoloniale avec le Groenland.

Le pays nordique n'a répondu qu'en 2022 à une demande que le gouvernement groenlandais avait formulée neuf ans plus tôt: la mise en place d'une commission de réconciliation. Celle-ci, chargée d'examiner ce passé colonial, n'a toujours pas rendu ses conclusions.

Elle s'est mise au travail à l'automne dernier, confirme cependant Lill Rastad Bjørst, professeure associée d'études arctiques et groenlandaise à l'Université de Copenhague. Comme l'exprime l'influenceuse groenlandaise Qupanuk Olsen, dans son entretien au Musée alpin: «Beaucoup d'entre nous ne réalisent que maintenant les différentes façons dont nous avons été colonisés.»

«Nous avons discuté avec des jeunes de cette identité issue de la colonisation et de l'indépendance, commente le curateur Beat Hächler. Ils nous ont dit qu'au début, ils étaient juste en colère contre la puissance coloniale et pensaient que l'indépendance serait facile. Puis ils ont réalisé que c'était plus complexe et que la conservation de leur identité n'était pas seulement liée à ce passé colonial.»

C'est qu'entre-temps, le Groenland est devenu un enjeu politique et économique majeur. La question fondamentale que pose l'exposition bernoise est la suivante: comment ce pays de 56 000 âmes va-t-il pouvoir mener sa décolonisation dans le contexte géopolitique bouleversé qui en fait un enjeu du retour des empires?

Trump dans un jeu de quilles

Le monde a pris conscience de cette tension quand Donald Trump a réitéré en mars 2025 sa volonté de mettre la main sur le Groenland (une demande déjà formulée en 1946 par le démocrate Harry Truman, puis en 2019 par le président Trump nouvellement élu). Si le projet de Washington, qui outrepassait le droit à l'autodétermination du peuple groenlandais, a été rejeté tant à Copenhague qu'à Nuuk, il a mis en lumière les défis de la décolonisation.

Comme l'écrit Ebbe Volquardsen, professeur d'histoire culturelle à l'Université du Groenland, dans la revue qui accompagne l'exposition bernoise: «Au final, la manœuvre de Trump a forcé le Danemark à reconnaître que ses paiements annuels à Nuuk [500 millions d'euros, ndlr] ne devaient pas être vus comme des dons bien intentionnés, mais comme la

valeur marchande de ce que les nations sont prêtes à payer pour une présence militaire et commerciale au Groenland.»

On rejoint donc ici le pragmatisme d'un Trump qui n'hésite plus, tels les empereurs romains en leur temps, à exiger un tribut en lingots et horloges en or pour négocier ici un allègement des droits de douane, là une batterie de Patriot. Reste que, comme le relève Beat Hächler, «son annonce d'OPA sur le Groenland a mis la question de l'indépendance face à ses réalités». Et cela, que ce soit à Nuuk, à Copenhague et même à Bruxelles.

Wanted: 56 000 cadres supérieurs

«Le défi de l'indépendance du Groenland est fondamentalement économique, poursuit le curateur bernois. Si 56 000 Groenlandais doivent payer les 500 millions versés par le Danemark pour investir et maintenir leurs infrastructures et leurs services [ce qui correspond à près de 20% du PIB du territoire, ndlr], ils doivent trouver de nouvelles sources de revenus.»

Trois secteurs sont susceptibles de fournir des entrées de capitaux au pays, qui sont aussi les trois temps forts de l'exposition: l'exploitation des ressources du sous-sol, le tourisme et la pêche.

La glace qui recouvre 80% du Groenland recule, sous l'influence d'un réchauffement climatique quatre fois plus intense que sur la moyenne du globe. Les terres rares, l'uranium, les hydrocarbures et l'or du sous-sol deviennent accessibles, à un rythme qui aiguise tous les appétits. A titre d'illustration, Beat Hächler me disait que Naaja Nathanielsen, la ministre des Ressources naturelles du pays, a plus de 140 demandes d'exploitation minière sur son bureau, quand le Groenland n'entend pas en autoriser plus de cinq.

En ce qui concerne le tourisme, il me raconte l'histoire de Kullorsuaq. Ce village de 400 habitants, voué à la pêche au flétan, s'est retrouvé du jour au lendemain envahi par près

de 2500 touristes débarqués de bateaux de croisière. Ce cas, encore isolé, interroge sur les risques de surtourisme dans un pays que sa nature sauvage rend aussi attractif que fragile. La pêche occasionne aussi des tensions, entre développement industriel et préservation de la pêche traditionnelle en kayak, constitutive de l'identité des Groenlandais.

«Comment gérer ces transitions?, interroge Beat Hächler. Qui fixera les règles et les fera respecter? Comment les Groenlandais vont-ils acquérir les connaissances nécessaires pour exploiter leurs ressources? Et comment ne pas perdre une identité fragile après trois siècles de colonisation, quand ces changements feront forcément des gagnants et des perdants? Les défis sont si grands qu'il faudrait une population de 56 000 cadres supérieurs pour y faire face.»

Des immigrants venus d'Asie

L'exposition du Musée alpin suisse

illustre aussi les divisions des Groenlandais, quasi unanimes sur la question de l'indépendance, quant à la meilleure façon de faire face à ces défis.

«A l'usine de poissons de Nuuk, nous sommes tombés sur des travailleuses et travailleurs asiatiques qui préparent les crevettes destinées à être exportées. Les communautés de travailleurs recrutés en Thaïlande et aux Philippines sont déjà les deux plus importantes du pays après celle des indigènes», raconte Beat Hächler.

Il me rapporte aussi l'histoire d'Ulrik Amdi Sørensen, un hôtelier qui se plaint du mode de vie traditionnel parce que ses employés partent pour trois mois de pêche ou de chasse en pleine saison touristique...

Même s'il dispose d'une université depuis 1987, le Groenland manque aussi de main-d'œuvre qualifiée.

Les aéroports de la mondialisation

Cependant, rien n'est aussi révélateur des contradictions de la décolonisation du Groenland que la question du transport aérien. Sur un écran géant, les concepteurs de l'exposition bernoise ont choisi de montrer les images, spectaculaires, de la construction de l'aéroport d'Ilulissat. Au bout de la piste en construction, on voit soudain une énorme explosion de roches sur 300 mètres de large.

«Comme la région est montagneuse, ils doivent dynamiter et évacuer au total 5 millions de mètres cubes de roche [la moitié du volume qui s'est effondré sur Blatten, ndlr], explique Beat Hächler. Mais comme on est aussi à moins de trois kilomètres du fjord glacé, classé au patrimoine mondial de l'Unesco, on se demande comment la visite d'une merveille naturelle s'accommodera de l'impact environnemental du nouvel aéroport et des infrastructures attenantes.»

Le Groenland, où il n'y a pratiquement pas de routes et où le transport est dominé par les hélicoptères et les petits avions de maximum 50 places comme les DASH, construit actuellement trois aéroports capables d'accueillir des jets de 300 passagers.

Celui de Nuuk a ainsi inauguré sa nouvelle piste pour long-courriers en novembre 2024. Il est désormais relié par des vols directs non seulement à Reykjavik mais aussi à Copenhague et New York.

Un autre aéroport connecté à l'international doit ouvrir bientôt à Qaqortoq, au sud du pays, dans la région qui concentre le plus de ressources minières identifiées. Là, le plateau volcanique du Kvanefjeld est le deuxième gisement de terres rares du monde et le sixième en uranium. Il est proche de la petite ville de Narsaq, où les 1300 habitants sont partagés entre l'opportunité économique et le risque de voir leur environnement pollué par Energy

Transition Minerals, entreprise australienne à capitaux chinois ayant obtenu une licence minière.



Vance, le maladroit d'Air Force Two

Le rôle de ces nouveaux aéroports n'a pas échappé à l'administration Trump. Pour son très controversé voyage au Groenland de mars 2025, le vice-président américain J. D. Vance voulait d'abord faire poser son avion, Air Force Two, sur la nouvelle piste de Nuuk. Face au tollé, il a finalement dû se rabattre sur une visite de trois heures de la base américaine de Pituffik, où il a surtout critiqué le Danemark.

Si ce voyage en avion était destiné à illustrer un futur rapprochement du Groenland avec les Etats-Unis, le vice-président américain s'est révélé un piètre manipulateur de symboles. La base militaire de Pituffik (ex-Thulé) est une des dernières opérées par les Américains depuis la Seconde Guerre mondiale. Mais pour les Groenlandais, elle évoque aussi un très mauvais souvenir de la Guerre froide. En 1968, un avion militaire américain s'était écrasé à proximité, dispersant ses débris sur la banquise. Il transportait quatre bombes atomiques.

Géologie américaine et politique européenne?

«Du point de vue géologique, il n'y a pas de doute que le Groenland fait partie de l'Amérique. Et les Inuits sont proches des populations amérindiennes d'Amérique du Nord, observe Beat Hächler. La question qui se pose à sa population, cependant, est de savoir si politiquement elle ne préférera pas conserver ses liens privilégiés avec l'Europe pour équilibrer les ambitions américaines.»

En octobre dernier, devant le Parlement européen, le premier ministre groenlandais, Jens-Frederik Nielsen, a en tout cas appelé à une coopération plus étroite avec l'Union européenne. Tout en indiquant que son pays n'avait aucune intention de rejoindre ni l'UE ni les Etats-Unis.

De son côté, le Danemark s'active désormais à réparer les cicatrices de son passé colonial. Cela ne paraît pas hors d'atteinte, à en croire Lill Rastad Bjørst. «La manière dont les Groenlandais ressentent le traumatisme de la colonisation et l'opinion qu'ils ont du Danemark aujourd'hui sont deux choses différentes, estime-t-elle. Il y a beaucoup de relations, y compris familiales, entre les deux populations.»

Mais pour Beat Hächler, la résistance de la petite population groenlandaise aux énormes

pressions géoéconomiques qui entourent sa marche vers l'indépendance pourrait en définitive surprendre tout le monde. «Les cultures autochtones sont habituées à s'adapter à des changements importants. Evoluant dans un environnement naturel hostile, elles n'ont pas d'autres choix que de s'adapter pour survivre.» Une résilience qui, selon toute probabilité, sera mise à l'épreuve dans un futur proche. ■



Photographie du village de Kullorsuaq exposée au musée ALPS à Berne. (Groenland/Gian Suhner)

Chaque semaine, Entre-Temps publie un épisode des Explorations d'«Heidi, news», média romand spécialisé dans les longs formats, dont «Le Temps» est actionnaire majoritaire. Après «Ritaline, mon amour», «Shein, dans l'empire du miteux» ou encore «Dans la forêt de Darwin», voici le complément d'un grand reportage au Groenland, à retrouver en ligne via ce code QR:



> Groenland, au bord d'un monde qui fond

Les vues de Donald Trump sur le Groenland ont suscité une alarme mondiale. A qui appartient ce territoire? A Berne, une équipe du Musée alpin suisse présente une exposition passionnante sur l'île de glace. Visite guidée pour mieux comprendre une terre prise entre une décolonisation tardive et les redoutables appétits de l'ogre américain.

2 3 4 5 6

HEIDI.NEWS

Une histoire coloniale de 1000 ans

La colonisation du Groenland par les Scandinaves a eu lieu à deux reprises. D'abord, l'exploration de la côte sud de l'île par le Viking de Norvège Erik le Rouge aboutit à la création d'une colonie permanente, entre l'an 985 et le XVe siècle.

A cette époque, le nord-ouest du Groenland a déjà été habité par plusieurs populations nomades amérindiennes. Seule la dernière, les Inuits, qui arrivent à partir de l'an 1000, entrera en contact, au XIVE siècle, avec ce qu'il reste des colons vikings installés au sud.

En 1721, le Danemark revendique la souveraineté du Groenland après son union avec la Norvège. Le royaume envoie le missionnaire Hans Egede christianiser la population inuite. L'exploitation des

ressources de l'île démarre en parallèle avec la création de la compagnie commerciale Kongelige Grønlandske Handel, qui en aura le monopole de 1776 à 1950.

En 1953, le Groenland, géré de facto par les Etats-Unis via ses bases militaires pendant la Seconde Guerre mondiale, passe du statut de colonie à celui de province danoise. En 1979, le Groenland obtient un statut d'autonomie, qu'il exerce dès 1982 en sortant de la Communauté économique européenne dont fait partie le Danemark.

En 2009, les Groenlandais obtiennent le droit à l'autodétermination et à une indépendance totale à terme. A cette occasion, ils récupèrent le contrôle de leurs ressources naturelles. ■

ALPS, Musée alpin suisse, Helvetiaplatz 4, 3005 Berne. Exposition du moment: «Groenland. Tout va changer». Jusqu'au 16 août 2026.

F.D.